LUCINDA RILEY

# La belle Italienne



Le retour de la reine du roman féminin

CHARLESTON

## Après le succès des *Sept Sœurs*, découvrez le nouveau roman de Lucinda Riley…

Rosanna n'a que onze ans lorsqu'elle pose les yeux pour la première fois sur Roberto Rossini, un brillant ténor, aussi beau que charismatique. La fillette se fait alors un serment : un jour, elle l'épousera. Elle ignore qu'un douloureux secret lie déjà leur destin…

Six années plus tard, Rosanna, devenue une belle jeune femme, débarque à Milan. Son talent prodigieux de chanteuse lui permet d'intégrer la célèbre école de La Scala… et de revoir Roberto.

De Milan à New York, en passant par Londres et Paris, commence alors entre les deux artistes une passion tumultueuse et obsessionnelle. Mais les mensonges du passé menacent de faire voler leur vie en éclats.

DRAMES, JALOUSIES, TRAHISONS :
ROSANNA POURRA-T-ELLE VIVRE SON AMOUR
SANS PERDRE SON ÂME ?

Née en Irlande, **Lucinda Riley** a écrit son premier livre à l'âge de 24 ans. Salués à plusieurs reprises par le *New York Times*, ses ouvrages viennent en tête des best-sellers dans de nombreux pays européens. Ils sont traduits dans 28 langues et disponibles dans près de 40 pays. Elle est notamment l'auteur des *Sept Sœurs (Maia)*, de *La Sœur de la tempête* et de *La jeune fille sur la falaise* (éditions Charleston).

**Traduit de l'anglais par Marie-Axelle de La Rochefoucauld.**

**www.editionscharleston.fr**

ISBN 978-2-36812-109-2

**22,50 euros**
Prix TTC France

Atelier Didier Thimonier - Photographie : © Monica Lazar / Arcangel Images

# Note de l'auteur

L'histoire de Rosanna et de Roberto remonte à 1996, quand elle a été publiée pour la première fois sous le titre *Aria*, signée de mon ancien nom de plume, Lucinda Edmonds. L'année dernière, certains de mes éditeurs m'ont interrogée sur mes anciens ouvrages. Je leur ai répondu qu'ils étaient tous épuisés, mais ils m'en ont tout de même demandé des exemplaires. Je me suis donc aventurée dans ma cave à la recherche des huit livres que j'avais écrits il y a si longtemps. Ils étaient couverts de crottes de souris et de toiles d'araignées et sentaient le moisi, mais je les ai expédiés aux éditeurs, en expliquant que j'étais très jeune à l'époque et que je comprendrais tout à fait s'ils souhaitaient les renvoyer aux oubliettes. À ma grande surprise, les réactions ont été très positives et ils m'ont demandé si j'aimerais les republier.

Cela signifiait que je devais m'y replonger et, comme tout écrivain qui redécouvre son travail passé, j'ai ouvert *Aria* avec appréhension. C'était une expérience étrange, car je ne me souvenais pas bien de la trame. Je me suis donc retrouvée plongée dans la narration comme n'importe quel lecteur, tournant les pages de plus en plus vite pour découvrir la suite des événements. Certains éléments devaient être retravaillés et remis au goût du jour, mais l'histoire et les personnages étaient bien là. Je me suis donc attelée à la tâche l'espace de quelques semaines et voici le résultat. J'espère que *La Belle Italienne* vous plaira.

Lucinda Riley, janvier 2014

Du même auteur, aux éditions Charleston :
*La Sœur de la tempête,* 2016
*Les Sept Sœurs : Maia,* 2015
*La jeune fille sur la falaise, 2015*

Retrouvez toute l'actualité de l'auteur :
www.lucindariley.com
www.facebook.com/lucindarileyauthor
www.twitter.com/lucindariley

Titre original : *The Italian Girl*
Copyright © First published as *Aria* by Simon and Schuster
Copyright © Lucinda Edmonds 1996
Revised Edition Copyright © Lucinda Riley 2014
Traduit de l'anglais (Irlande) par Marie-Axelle de La Rochefoucauld

Édition française publiée par :
© Charleston, une marque des éditions Leduc.s, 2016
17, rue du Regard
75006 Paris – France
contact@editionscharleston.fr
www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-36812-109-2

Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur la page Facebook :
www.facebook.com/Editions.Charleston et sur Twitter @LillyCharleston

# LA BELLE ITALIENNE

Lucinda Riley

# LA BELLE ITALIENNE

Roman

*Traduit de l'anglais (Irlande)*
*par Marie-Axelle de La Rochefoucauld*

CHARLESTON

*« Souviens-toi de cette nuit,*
*c'est la promesse de l'infini »*
Dante Alighieri

# *Metropolitan Opera, New York*

*Mon si cher Nico,*

*C'est étrange de se décider à raconter une histoire d'une grande complexité, tout en sachant que tu ne la liras peut-être jamais. Je ne sais pas très bien si le récit des événements de ces dernières années me servira de catharsis, ou te sera utile, chéri, mais je me sens poussée à l'écrire.*

*Me voici donc assise dans ma loge à me demander par où commencer. Une grande partie de ce que je vais raconter s'est produite avant ta naissance – une série d'événements qui a débuté alors que j'étais plus jeune que tu ne l'es aujourd'hui. Voilà donc peut-être l'endroit où je devrais commencer. À Naples, la ville où je suis née…*

*Je me souviens de Mamma accrochant le linge sur une corde qui traversait la rue jusqu'à l'immeuble d'en face. Quand on se promenait à Piedigrotta, les vêtements de toutes les couleurs suspendus au-dessus de nos têtes nous donnaient l'impression d'une fête perpétuelle. Et le bruit – le bruit incessant – caractéristique de mon enfance ; même la nuit, le calme ne régnait jamais. Des gens chantaient, riaient, des bébés pleuraient… Tu connais l'exubérance italienne, et les familles de Piedigrotta partageaient aussi bien leur joie que leur tristesse, assises sur le*

*pas de leur porte, devenant aussi noires que des mûres sous le soleil de plomb. La chaleur était insupportable, surtout au cœur de l'été, quand le sol nous brûlait les pieds et que les moustiques profitaient de chaque centimètre de chair exposée pour nous attaquer furtivement. Je sens encore la myriade d'odeurs qui s'engouffraient par ma fenêtre ouverte : celle des égouts, qui parfois suffisait à vous donner la nausée, mais plus souvent le doux parfum de la pizza qui s'échappait de la cuisine de Papa.*

*Quand j'étais petite, nous étions pauvres, mais à l'époque de ma première communion, la petite pizzeria de Papa et Mamma,* Chez Marco, *commençait à prospérer. Ils travaillaient nuit et jour, servant des pizzas épicées préparées d'après la recette secrète de Papa qui, avec les années, avait acquis une solide réputation à Piedigrotta. L'été, le restaurant était encore plus convoité avec l'afflux des touristes, et les tables en bois s'amassaient à l'intérieur jusqu'à ce qu'il soit presque impossible de les contourner.*

*Notre famille vivait dans un petit appartement au-dessus de la pizzeria. Nous avions notre propre salle de bains ; nous mangions à notre faim et avions des chaussures aux pieds. Papa était fier d'avoir réussi à sortir de la misère et de pouvoir nous offrir une vie où nous ne manquions de rien. J'étais heureuse moi aussi, mes rêves ne se projetant pas plus loin que le lendemain.*

*Puis, une chaude nuit d'été, quand j'avais onze ans, ma vie a basculé. Il semble impossible qu'une fille si jeune puisse tomber éperdument amoureuse ; pourtant, je me rappelle parfaitement l'instant où j'ai posé les yeux sur lui, pour la toute première fois…*

# 1

*Naples, Italie, août 1966*

Rosanna Antonia Menici s'appuya sur le lavabo et se hissa sur la pointe des pieds pour se regarder dans la glace. Elle devait se pencher légèrement vers la gauche car le miroir était fendu en son milieu, ce qui lui déformait le visage. Dans cette position, elle ne réussissait à voir que la moitié de son œil droit et de sa joue droite. Quant à son menton, elle était encore trop petite pour l'apercevoir, même sur la pointe des pieds.

— Rosanna ! Qu'est-ce que tu fabriques dans la salle de bains ?

La petite fille soupira et lâcha le lavabo pour aller pousser le loquet. La porte s'ouvrit aussitôt et Carlotta entra d'un pas vif.

— Pourquoi est-ce que tu t'enfermes, idiote ? Qu'as-tu donc à cacher ?

Carlotta tourna les robinets de la baignoire, avant d'attacher sa longue chevelure sombre et bouclée sur le haut de sa tête.

Rosanna haussa les épaules, honteuse, regrettant de ne pas être aussi jolie que sa grande sœur. Mamma lui avait expliqué que Dieu attribuait un don différent à chacun, et que Carlotta avait reçu la beauté. Elle regarda sa sœur ôter son peignoir,

révélant son corps parfait, sa peau douce et soyeuse, sa poitrine ronde et ses longues jambes fuselées. Tous les hôtes du restaurant complimentaient Mamma et Papa pour leur fille ravissante et disaient qu'un jour, elle pourrait épouser un homme riche.

De la vapeur commençait à s'élever dans la petite pièce lorsque Carlotta ferma les robinets et se glissa dans l'eau. Rosanna se percha sur le bord de la baignoire :

— Est-ce que Giulio sera là ce soir ?

— Oui.

— Tu vas l'épouser, à ton avis ?

Carlotta commença à se savonner.

— Non, Rosanna, je ne vais pas l'épouser.

— Mais je croyais que tu l'aimais bien ?

— C'est vrai, mais je ne… oh, tu es trop jeune pour comprendre.

— Papa l'apprécie.

— Oui, je sais bien. Ses parents sont riches, répondit Carlotta en levant un sourcil avant de pousser un soupir théâtral. Mais je le trouve ennuyeux. Papa voudrait que je l'épouse dès demain si c'était possible, mais moi, je veux d'abord m'amuser, profiter de la vie.

— Mais je croyais que c'était amusant de se marier ? insista Rosanna. On porte une belle robe, on reçoit plein de cadeaux et on part habiter dans son propre appartement, et…

— On grossit et on se retrouve avec une flopée d'enfants insupportables, finit Carlotta. Qu'est-ce que tu regardes ? fit-elle en jetant un coup d'œil sévère à Rosanna. Va-t'en, laisse-moi donc un peu tranquille. Mamma a besoin de ton aide en bas. Et ferme la porte derrière toi !

Sans répondre, Rosanna quitta la salle de bains et descendit l'escalier raide. Elle ouvrit la porte au bas des marches en bois et entra dans le restaurant. Les murs avaient été récemment blanchis à la chaux et un tableau de la Sainte Vierge côtoyait une affiche de Frank Sinatra au-dessus du bar, au fond de la salle. Les tables en bois sombre avaient été lustrées et s'ornaient de bougies plantées sur des bouteilles vides.

— Te voilà ! Où étais-tu donc passée ? Je t'ai appelée je ne sais combien de fois. Viens m'aider à accrocher cette bannière.

Debout sur une chaise, Antonia Menici tenait une extrémité de la bande colorée. La chaise oscillait dangereusement sous son poids considérable.

— Oui, Mamma.

Rosanna prit une autre chaise et la traîna jusqu'au centre de la pizzeria.

— Dépêche-toi ! Dieu t'a donné des jambes pour courir, pas pour ramper comme un escargot !

La petite fille saisit l'autre bout de la bannière, puis monta sur la chaise.

— Passe cette boucle autour du clou, indiqua Antonia.

Rosanna s'exécuta.

— Maintenant, viens m'aider à descendre pour que nous voyions si c'est droit.

La fillette descendit de sa chaise puis se précipita vers sa mère pour l'aider à en faire de même. Antonia avait les mains moites et la sueur perlait sur son front.

— *Bene, bene*, s'exclama cette dernière en regardant le résultat avec satisfaction.

Rosanna lut l'inscription à voix haute : « Joyeuses noces de perle Maria et Massimo : 30 ans déjà ! »

Antonia étreignit sa fille, ce qui était rare.

— Oh, ça va vraiment être une belle surprise ! Ils pensent qu'ils viennent juste dîner avec Papa et moi. J'ai hâte de voir leur tête quand ils découvriront tous leurs parents et amis !

Son visage rond rayonnait de plaisir. Elle lâcha sa fille, s'assit et s'essuya le front d'un mouchoir. Puis elle se pencha en avant et fit signe à Rosanna d'approcher.

— Je vais te confier un secret. J'ai écrit à Roberto et il sera là ce soir. Il vient exprès de Milan ! Il chantera pour ses parents, ici même ! Demain, tout le monde parlera de *Chez Marco* !

— Oui, Mamma. C'est un crooner, c'est ça ?

— Un crooner ? Quel blasphème ! Roberto Rossini étudie l'opéra à la *scuola di musica* de La Scala. Un jour, il sera célèbre et se produira sur la prestigieuse scène de l'opéra de Milan.

Antonia croisa les mains sur sa poitrine, exactement comme lorsqu'elle priait à la messe.

— À présent, va donner un coup de main à Papa et Luca en cuisine. Il y a encore beaucoup à faire avant la fête, et moi je vais me faire coiffer chez Mme Barezi.

— Est-ce que Carlotta va aider aussi ?

— Non, elle va venir avec moi. Nous devons toutes les deux être à notre avantage ce soir.

— Et moi, qu'est-ce que je vais porter ?

— Tu as ta robe rose du dimanche.

— Mais elle est trop petite ! J'aurai l'air stupide, répondit Rosanna d'un air boudeur.

— Pas du tout ! La vanité est un vilain défaut, ma fille. Dieu viendra la nuit pour t'arracher tous tes cheveux s'il entend tes pensées vaniteuses. Tu te réveilleras chauve, tout comme Mme Verni quand elle a quitté son mari pour un homme plus jeune ! Allez, file à la cuisine maintenant.

Rosanna hocha la tête et partit rejoindre son père et son frère, tout en se demandant pourquoi Carlotta n'avait pas déjà perdu sa belle chevelure. Dès qu'elle ouvrit la porte, elle fut assaillie par la chaleur intense. Marco, son père, préparait la pâte à pizza sur la longue table en bois. Aux antipodes de son épouse, il était maigre et sec, son crâne chauve luisant de sueur tandis qu'il travaillait. Luca, son frère aîné, grand aux yeux noirs, remuait le contenu d'une énorme casserole fumante. Hypnotisée, Rosanna observa quelques instants son père faire tournoyer la pâte d'une main experte au-dessus de sa tête, avant de l'aplatir sur la table en un cercle parfait.

— Mamma m'envoie pour vous aider.

— Essuie ces assiettes et empile-les sur la table, lança Marco sans s'arrêter une seconde.

Rosanna regarda la montagne d'assiettes sur l'égouttoir et, résignée, sortit un torchon propre pour se mettre à l'œuvre.

— Comment vous me trouvez ?

Carlotta s'arrêta près de la porte et prit la pose tandis que toute sa famille la fixait, les yeux remplis d'admiration. Elle portait une nouvelle robe courte en satin, couleur citron, près du

corps, au décolleté plongeant. Ses boucles épaisses et brillantes tombaient en cascade sur ses épaules.

— *Bella, bella !* souffla Marco en traversant le restaurant pour rejoindre Carlotta.

Elle saisit la main qu'il lui tendait et descendit les dernières marches.

— Ma fille est drôlement belle, n'est-ce pas Giulio ? demanda Marco.

Le jeune homme se leva et sourit timidement, son air enfantin contrastant avec sa stature musclée.

— Oui. Elle est aussi jolie que Sophia Loren dans *Arabesque*.

Carlotta s'avança vers son petit ami et lui posa un léger baiser sur la joue.

— Merci, Giulio.

— Rosanna n'est-elle pas ravissante, elle aussi ? intervint Luca en souriant à sa sœur.

— Bien sûr que si, fit Antonia vivement.

Rosanna savait que Mamma mentait. La robe rose, qui allait si bien à Carlotta autrefois, lui donnait un teint cireux, et ses cheveux tressés faisaient ressortir ses grandes oreilles.

— Prenons un verre avant l'arrivée de nos invités, proposa Marco en brandissant une bouteille d'Aperol pour servir six petits verres.

— Moi aussi, Papa ? demanda Rosanna.

— Oui, toi aussi. Que Dieu nous garde unis, qu'il nous protège du mauvais œil et qu'il fasse de cette soirée un souvenir inoubliable pour nos chers amis, Maria et Massimo, proclama Marco en levant son verre avant de le vider d'une traite.

Rosanna but une petite gorgée et faillit s'étouffer quand le liquide orange amer vint lui brûler la gorge.

— Ça va, *piccolina* ? lui demanda Luca en lui tapant dans le dos.

— Oui, répondit-elle en lui souriant.

Son frère lui prit la main et se pencha pour lui chuchoter à l'oreille :

— Un jour, tu seras bien plus belle que notre sœur.

Rosanna secoua vigoureusement la tête.

— Non, Luca. Mais ce n'est pas grave. Mamma dit que j'ai d'autres dons.

— Évidemment, lui dit le jeune homme en la serrant dans ses bras.

— *Mamma mia !* Voici les premiers invités. Marco, apporte le prosecco. Luca, va surveiller les plats, vite ! lança Antonia en lissant sa robe et en s'avançant vers la porte.

Assise à une table sur le côté, Rosanna regardait la salle commencer à se remplir d'amis et de parents des invités d'honneur. Au centre d'un groupe d'hommes, Carlotta souriait et jouait de ses cheveux. Giulio l'observait jalousement dans un coin du restaurant.

Puis le silence se fit et toutes les têtes se tournèrent vers la silhouette apparue à l'entrée de la pizzeria.

Le nouveau venu se pencha pour embrasser Antonia sur les deux joues. Rosanna n'arrivait pas à détacher son regard de cet homme qu'elle trouvait beau, tout simplement. Il était très grand et costaud, sa force physique évidente dans les muscles de ses avant-bras, dévoilés par sa chemise à manches courtes. Ses cheveux, aussi noirs et soyeux que les ailes d'un corbeau, étaient peignés en arrière, ce qui accentuait son visage aux traits finement ciselés. Il avait de grands yeux et des lèvres pleines, bien que fermes et viriles, qui contrastaient avec sa peau, inhabituellement pâle pour un Napolitain.

Rosanna éprouva une étrange sensation, le même mal de ventre qu'à l'école, avant une dictée. Elle jeta un coup d'œil en direction de Carlotta. Elle aussi fixait la silhouette à l'entrée.

— Bienvenue, Roberto, lança Marco en faisant signe à Carlotta de le suivre tandis qu'il se frayait un passage à travers la foule. Je suis si heureux que tu nous fasses l'honneur de te joindre à nous ce soir. Je te présente Carlotta, ma fille. Je crois qu'elle a grandi depuis votre dernière rencontre.

Roberto regarda Carlotta de haut en bas.

— Oui, en effet.

Il parlait d'une voix chaude et mélodieuse, et les papillons dans le ventre de Rosanna se mirent à batifoler de plus belle.

— Et Luca ? Et… euh…

— Rosanna ? compléta Papa.

— Bien sûr, Rosanna. Elle n'était âgée que de quelques mois la dernière fois que je l'ai vue.

— Ils vont bien tous les deux et…

Marco s'interrompit en apercevant deux personnes qui s'approchaient dans la rue pavée.

— Taisez-vous tous, reprit-il, voilà Maria et Massimo !

Le silence se fit aussitôt et, quelques secondes plus tard, la porte s'ouvrit. Maria et Massimo s'arrêtèrent à l'entrée de la salle, stupéfaits de voir tant de visages familiers.

— Mamma ! Papa ! s'exclama Roberto en venant les embrasser. Joyeux anniversaire !

— Roberto ! lança Maria en étreignant son fils, les larmes aux yeux. Je n'arrive pas à y croire, je n'arrive pas à y croire.

— Deuxième tournée de prosecco pour tout le monde ! déclara Marco, souriant jusqu'aux oreilles devant le succès de leur surprise.

Rosanna aida Luca et Carlotta à faire passer le vin pétillant jusqu'à ce que chacun soit servi.

— Un peu de silence, s'il vous plaît, fit Marco en tapant dans ses mains. Roberto souhaite prendre la parole.

Le jeune homme grimpa sur une chaise et sourit à l'assistance.

— Aujourd'hui est un jour très spécial. Mes parents chéris fêtent leurs trente ans de mariage. Comme vous le savez tous, ils habitent depuis toujours à Piedigrotta, où ils ont fait prospérer leur boulangerie et ont accumulé une multitude de bons amis. Ils sont aussi connus pour leur gentillesse que pour leur excellent pain. Toute personne ayant un problème sait qu'elle trouvera toujours une oreille compatissante et des conseils avisés derrière leur comptoir. Ce sont les parents les plus aimants que j'aurais pu souhaiter…, ajouta-t-il, les yeux humides tandis qu'il voyait sa mère essuyer une larme. Ils ont fait de nombreux sacrifices pour m'envoyer à la meilleure école de musique, à Milan, afin de me permettre de devenir chanteur d'opéra. Mon rêve commence à se réaliser. J'espère pouvoir bientôt chanter sur la

scène de La Scala. Et tout ça, c'est grâce à eux. Portons un toast à leur avenir, qu'il soit toujours placé sous les signes du bonheur et de la santé. À Mamma et Papa – Maria et Massimo !

— À Maria et Massimo ! reprirent en chœur les invités en levant leur verre.

Roberto descendit de la chaise et tomba dans les bras de sa mère au milieu des applaudissements.

— Viens, Rosanna. Nous devons aider Papa à servir les assiettes, ordonna Antonia en emmenant sa fille dans la cuisine.

Plus tard, Rosanna regarda Roberto parler à Carlotta puis, quand Marco mit de la musique sur le Gramophone, elle vit les bras du jeune homme glisser naturellement autour de la taille de sa sœur pour la faire danser.

— Ils forment un joli couple, murmura Luca, exprimant ainsi les pensées de Rosanna. Ça n'a pas l'air de beaucoup plaire à Giulio.

Rosanna suivit le regard de son frère et vit Giulio qui, toujours assis dans son coin, observait, l'air morose, sa petite amie rire dans les bras de Roberto.

— Non, c'est certain.

— Tu veux danser, *piccolina* ? lui demanda Luca.

— Non, merci. Je ne sais pas danser, répondit-elle en secouant la tête.

— Bien sûr que si.

Luca la fit se lever de sa chaise et l'entraîna parmi la foule des danseurs.

— Chante pour moi, Roberto, s'il te plaît, demanda Maria à son fils à la fin du disque.

— Oui, chante, chante ! scandèrent les invités.

Roberto s'essuya le front et haussa les épaules.

— Je vais faire de mon mieux, mais c'est dur sans accompagnement. Je vais chanter « Nessun dorma ».

Dès qu'il émit la première note, le silence s'installa.

Rosanna écouta Roberto le cœur battant, envoûtée par la magie de sa voix. Tandis qu'il grimpait dans les aigus et qu'il

tendait les bras, elle avait l'impression qu'il se projetait vers elle.

Ce fut à cet instant qu'elle sut qu'elle l'aimait.

Il y eut un tonnerre d'applaudissements, dont Rosanna ne fit pas partie. Elle était trop occupée à chercher son mouchoir pour essuyer les larmes qui lui baignaient le visage.

— Encore ! Encore ! criaient les convives.

Roberto sourit.

— Pardonnez-moi, mesdames et messieurs, mais je dois préserver ma voix.

Il alla retrouver Carlotta et des murmures de déception parcoururent la salle.

— Dans ce cas, Rosanna va chanter « Ave Maria », annonça Luca. Viens, *piccolina*.

Rosanna secoua vigoureusement la tête et resta clouée sur place, horrifiée.

— Oui ! s'exclama Maria en tapant dans ses mains. Rosanna a une si jolie voix, et cela me ferait tellement plaisir de l'entendre chanter ma prière préférée.

— Non, s'il vous plaît, je…

Mais Luca souleva Rosanna dans ses bras et l'installa sur une chaise.

— Chante comme tu le fais toujours pour moi, lui murmura-t-il avec douceur.

Rosanna regarda l'océan de visages qui lui souriaient avec bienveillance. Elle prit une profonde inspiration et ouvrit automatiquement la bouche. Au départ, sa voix était faible, à peine plus qu'un murmure, mais elle s'amplifia au fur et à mesure que sa nervosité s'envolait et que la musique l'enveloppait.

Absorbé jusque-là par le décolleté plongeant de Carlotta, Roberto entendit cette voix et leva les yeux, incrédule. Un son si pur et si parfait ne provenait sans doute pas de cette petite fille maigrichonne dans son affreuse robe rose ? En regardant Rosanna, il cessa de voir sa peau cireuse et ses jambes trop maigres. Au lieu de cela, il fut captivé par ses yeux bruns expressifs et vit une touche de couleur apparaître sur ses joues tandis que sa voix exquise s'envolait en crescendo.

Roberto savait qu'il n'écoutait pas une écolière en train de se produire pour les amis de ses parents. L'aisance avec laquelle elle attaquait les notes, son contrôle naturel et sa musicalité évidente étaient des dons qui ne s'apprenaient pas.

— Excuse-moi, murmura-t-il à Carlotta, alors que fusaient les applaudissements.

Il traversa le restaurant pour rejoindre Rosanna qui venait d'émerger de l'étreinte enthousiaste de Maria.

— Rosanna, viens t'asseoir avec moi. J'aimerais te parler.

Il la mena à une chaise, puis s'assit en face d'elle et prit ses petites mains dans les siennes.

— *Bravissima, piccola.* Tu as chanté cette belle prière à la perfection. Suis-tu des cours ?

Trop bouleversée pour le regarder, Rosanna secoua la tête, les yeux rivés vers le sol.

— Alors tu devrais. Il n'est jamais trop tôt pour débuter. Si j'avais commencé plus tôt, alors… Je vais en toucher un mot à ton père. Il y a un professeur ici, à Naples, qui me donnait autrefois des leçons. C'est l'un des meilleurs. Il faut que tu ailles le voir sans attendre.

Rosanna leva soudain son visage vers Roberto et croisa son regard pour la première fois. Elle vit qu'il avait des yeux d'un bleu profond, pétillants de gentillesse.

— Vous trouvez que j'ai une bonne voix ? chuchota-t-elle, stupéfaite.

— Oui, petite, même plus que cela. Et avec des cours, le don que tu as reçu pourra être nourri et développé. Et je pourrai alors dire un jour que c'est moi qui t'ai découverte.

Il lui sourit et lui baisa la main.

Rosanna crut s'évanouir de plaisir.

— Elle a une si jolie voix, n'est-ce pas, Roberto ? déclara Maria en apparaissant derrière Rosanna et en lui posant une main sur l'épaule.

— Sa voix n'est pas jolie, Mamma, c'est… un don de Dieu, comme la mienne.

— Merci, monsieur Rossini.

Ce fut tout ce que Rosanna réussit à répondre.

— À présent, reprit Roberto, je vais chercher ton père.

Rosanna remarqua que plusieurs invités la regardaient avec la même admiration qui était d'ordinaire le privilège de Carlotta.

Une douce chaleur l'envahit. C'était la première fois de sa vie qu'on lui disait qu'elle avait quelque chose d'exceptionnel.

À dix heures et demie, la fête battait encore son plein.

— Rosanna, il est l'heure d'aller te coucher, lui annonça sa mère. Va dire bonsoir à Maria et Massimo.

— Oui, Mamma. (Rosanna se fraya un chemin parmi les danseurs.) Bonsoir Maria, fit la petite fille en l'embrassant.

— Merci d'avoir chanté pour moi, Rosanna. Roberto ne tarit pas d'éloges sur ta voix.

— En effet, convint celui-ci en apparaissant derrière Rosanna. J'ai donné le nom et l'adresse du professeur de chant à ton père et à Luca. Luigi Vincenzi a longtemps enseigné à La Scala et a pris sa retraite ici, à Naples, il y a quelques années. C'est l'un des meilleurs professeurs en Italie et il prend encore quelques élèves talentueux. Quand tu le verras, dis-lui que c'est moi qui t'envoie.

— Merci, Roberto, fit Rosanna en rougissant.

— Tu possèdes un don rare, *piccola*. Tu dois en prendre soin. *Ciao*, Rosanna. Nous nous retrouverons un jour, j'en suis certain, dit-il en portant sa petite main à ses lèvres.

À l'étage, dans la chambre qu'elle partageait avec sa sœur, Rosanna enfila sa chemise de nuit, puis sortit son journal caché sous son matelas. Elle prit le crayon qu'elle gardait dans le tiroir de ses sous-vêtements, grimpa dans son lit et, les sourcils froncés de concentration, commença à écrire.

*16 août. Fête pour Maria et Massimo…*

Rosanna mordillait son crayon en essayant de se remémorer les mots exacts de Roberto. Après les avoir notés avec soin, elle sourit d'aise et referma son journal. Puis elle s'allongea, écoutant la musique et les rires.

Quelques minutes plus tard, ne trouvant pas le sommeil, elle se redressa. Et, rouvrant son journal, elle ajouta une phrase.

*Un jour, j'épouserai Roberto Rossini.*

# 2

Rosanna se réveilla en sursaut, ouvrit les yeux et vit qu'il faisait presque jour. Elle entendit le grondement du camion-poubelle qui approchait pour sa ronde matinale, puis se retourna et vit Carlotta, assise sur le bord de son lit. Elle était ébouriffée et sa robe citron était toute froissée.

— Quelle heure est-il ? demanda Rosanna à sa sœur.

— Chut ! Rendors-toi. Il est encore tôt et tu vas réveiller Papa et Mamma.

Carlotta retira ses chaussures et ôta sa robe.

— Où étais-tu passée ?

— Nulle part.

— Mais tu étais forcément quelque part, puisque tu t'apprêtes à te coucher alors que le jour va se lever, insista Rosanna.

— Tais-toi donc ! souffla Carlotta, l'air furieuse et effrayée tandis qu'elle jetait sa robe sur une chaise et passait sa chemise de nuit. Si tu dis à Papa et Mamma que je suis rentrée si tard, je ne t'adresserai plus jamais la parole. Tu dois me promettre que tu tiendras ta langue.

— À condition que tu me dises où tu étais.

— D'accord ! accepta Carlotta en allant s'asseoir sur le lit de sa petite sœur. J'étais avec Roberto.

— Oh. Et qu'est-ce que vous faisiez ? demanda Rosanna, perplexe.

— Nous… nous sommes promenés, juste promenés.

— Pourquoi êtes-vous allés vous promener au beau milieu de la nuit ?

— Tu comprendras quand tu seras plus grande, répondit Carlotta d'un ton brusque en regagnant son lit sur la pointe des pieds. Maintenant, fais ce que je t'ai demandé. Tais-toi et rendors-toi.

Tout le monde chez les Menici fit la grasse matinée. Lorsque Rosanna descendit pour le petit-déjeuner, Marco, assis à la table de la cuisine, souffrait d'une terrible migraine et Antonia luttait pour ranger le désordre dans la grande salle.

— Viens m'aider, Rosanna, sans quoi nous ne pourrons jamais ouvrir aujourd'hui, exigea Antonia tandis que sa fille observait les vestiges de la veille.

— Je peux manger quelque chose d'abord ?

— Quand nous aurons fait le ménage. Tiens, sors-moi cette poubelle dans la cour.

— Oui, Mamma.

Rosanna la prit et traversa la cuisine où son père, le visage gris, commençait à étaler la pâte à pizza.

— Papa, Roberto t'a-t-il parlé de mes cours de chant ? Il m'a dit qu'il le ferait.

— Oui, répondit Marco d'un air las. Mais Rosanna, il disait juste ça par gentillesse. Et s'il croit que nous avons les moyens de t'envoyer chanter avec un professeur à l'autre bout de la ville, il se berce d'illusions.

— Mais Papa, il pensait… Enfin, il a *dit* que j'avais un don.

— Rosanna, tu vas grandir et, un jour, devenir une bonne épouse pour ton futur mari. Tu dois apprendre la cuisine et les arts ménagers, pas perdre ton temps avec des rêves irréalistes.

— Mais…, insista Rosanna, les lèvres tremblantes, je veux être chanteuse, comme Roberto.

— Roberto est un homme. Il doit travailler. Un jour, ta jolie petite voix aidera tes bébés à s'endormir. C'est amplement

suffisant. Bon, sors ces ordures, et ensuite tu aideras Luca à laver les verres.

Tandis que Rosanna s'exécutait, une petite larme roula le long de sa joue. Rien n'avait changé. Tout était pareil. La veille, le plus beau jour de sa vie – quand elle était quelqu'un d'exceptionnel – aurait tout aussi bien pu ne pas avoir eu lieu.

— Rosanna ! gronda Marco. Dépêche-toi !

Elle s'essuya le nez du revers de la main et rentra, laissant ses rêves dans la cour avec les ordures.

Plus tard, alors que Rosanna montait se coucher, exténuée après de longues heures de service à la pizzeria, elle sentit une main sur son épaule.

— Pourquoi as-tu l'air si morose ce soir, *piccolina* ?

Rosanna se retourna et regarda Luca.

— Je suis peut-être juste fatiguée.

— Mais tu devrais te réjouir. Ce n'est pas tous les jours qu'une jeune fille tire des larmes à tous ses auditeurs en chantant.

— Mais Luca, je…

Rosanna s'assit brusquement en haut de l'escalier étroit et son frère se coinça à ses côtés.

— Dis-moi ce qui ne va pas.

— J'ai interrogé Papa à propos des cours de chant, ce matin, et il m'a dit que Roberto voulait juste être gentil, qu'il ne pensait pas vraiment que j'avais du talent.

— *Accidenti !* jura Luca à mi-voix. C'est complètement faux. Roberto a répété à tout le monde que tu chantais merveilleusement bien. Il faut que tu prennes des leçons avec le professeur qu'il a suggéré.

— Je ne peux pas. Papa a dit qu'il n'avait pas de quoi m'envoyer le voir. J'imagine que les cours de chant coûtent très cher.

— Oh, *piccolina*, soupira Luca en passant son bras autour des épaules de sa sœur. Pourquoi Papa est-il si aveugle quand il s'agit de toi ? Si ça avait été Carlotta… Écoute, ne perds pas espoir. Roberto m'a donné le nom et l'adresse du professeur à moi aussi. Peu importe ce que dit Papa, nous irons ensemble voir ce Luigi Vincenzi, d'accord ?

— Mais nous n'avons pas d'argent pour le payer, Luca, alors à quoi bon ?

— Ne t'inquiète pas de ça pour l'instant. Laisse ton grand frère s'en occuper. Dors bien, Rosanna, dit-il en lui posant un baiser sur le front.

Tandis que Luca redescendait l'escalier et traversait le restaurant, il poussa un soupir à l'idée d'une autre longue soirée à la cuisine. Il savait qu'il devrait être reconnaissant d'avoir un avenir plus sûr que beaucoup de jeunes Napolitains, mais son travail lui plaisait peu. Il se mit à émincer une pile d'oignons et eut bientôt les yeux rouges et douloureux, comme à l'accoutumée. Il les mit à cuire dans une poêle en pensant au refus de son père de consentir au souhait de Rosanna. Elle avait un don et Luca refusait qu'elle le gâche.

*

Dès son premier après-midi de libre, Luca emmena Rosanna en bus jusqu'au quartier huppé de Posillipo, perché sur une colline surplombant la baie de Naples.

— Luca, comme c'est beau ici ! Que d'espace ! Quel air pur ! s'exclama Rosanna avant de prendre une profonde inspiration et d'expirer lentement.

— Oui, c'est ravissant.

L'eau chatoyante, d'un bleu azur, était piquetée de bateaux, certains en mouvement, d'autres amarrés près de la côte. Droit devant eux, l'île de Capri flottait comme un rêve à l'horizon. À gauche de la baie, le Vésuve se dessinait au loin.

— Monsieur Vincenzi habite vraiment ici ? s'étonna Rosanna en contemplant les élégantes villas blanches nichées sur les flancs de la colline. Mon Dieu, il doit être drôlement riche.

Ils empruntèrent la route qui serpentait entre les maisons et grimpait sur la colline. Ils dépassèrent plusieurs entrées majestueuses et Luca s'arrêta devant la dernière.

— Nous y voilà – la villa Torini. Viens, Rosanna.

Luca prit sa sœur par la main et la conduisit le long de l'allée, jusqu'au porche recouvert de bougainvilliers qui abritait

la porte d'entrée. Il hésita quelques secondes, nerveux, puis sonna.

La porte finit par s'ouvrir sur une bonne dans la force de l'âge.

— *Sì ? Cosa volete ?* Qu'est-ce que vous voulez ?

— Nous sommes venus voir M. Vincenzi, madame. Voici Rosanna Menici, et je suis son frère, Luca.

— Vous avez un rendez-vous ?

— Non, je… mais Roberto Rossini…

— Eh bien M. Vincenzi ne reçoit personne sans rendez-vous. Au revoir.

À ces mots, elle leur ferma la porte au nez.

— Viens, Luca, rentrons à la maison. Nous n'avons pas notre place ici.

Le son d'un piano retentit alors dans l'air.

— Non ! Maintenant que nous sommes là, nous ne repartirons pas tant que M. Vincenzi ne t'aura pas entendue chanter. Suis-moi, lui ordonna-t-il en la prenant par le bras.

— Où allons-nous ? Je veux rentrer à la maison.

— Non, Rosanna. Fais-moi confiance, s'il te plaît.

Ils suivirent la musique et contournèrent la villa. Ils se retrouvèrent alors au coin d'une charmante terrasse décorée de grands pots en argile débordants de géraniums et de pervenches.

— Reste là, chuchota Luca.

Il s'accroupit et avança à quatre pattes jusqu'à une baie vitrée, ouverte pour laisser entrer la brise de l'après-midi. Il jeta un coup d'œil à l'intérieur, puis recula pour ne pas être surpris.

— Il est là, murmura le jeune homme en rejoignant Rosanna. Vas-y, chante, maintenant !

Elle le fixa, indécise.

— Comment ça, Luca ?

— Chante « Ave Maria ». Vite !

— Je…

— Allez ! la pressa-t-il.

Rosanna n'avait jamais vu son frère, si doux d'ordinaire, aussi insistant. Alors, elle ouvrit la bouche et fit ce qu'il lui avait demandé.

Comme tous les après-midi à cette heure-là, Luigi Vincenzi venait de saisir sa pipe et s'apprêtait à aller se promener dans les jardins, quand il entendit cette voix. Il ferma les yeux et écouta quelques secondes. Puis, lentement, incapable de contenir sa curiosité, il sortit sur la terrasse. Une enfant âgée d'à peine dix ou onze ans se tenait dans un coin, vêtue d'une robe en coton décolorée.

La petite s'arrêta de chanter dès qu'elle l'aperçut, et il lut la peur sur son visage. Un jeune garçon, sans doute son frère ou son cousin étant donné leur ressemblance, était debout à côté d'elle.

Luigi Vincenzi applaudit doucement.

— Merci, ma chère, pour cette charmante sérénade. Mais puis-je savoir ce que vous faites sur ma terrasse, tous les deux ?

Rosanna se cacha derrière son frère.

— Excusez-nous, monsieur, mais votre bonne ne voulait pas nous laisser entrer, expliqua Luca. J'ai essayé de lui dire que c'était Roberto Rossini qui avait conseillé à ma sœur de venir vous voir, mais elle n'a rien voulu entendre.

— Je vois. Puis-je savoir comment vous vous appelez ?

— Voici Rosanna Menici, et je suis son frère, Luca.

— Bon, vous feriez mieux d'entrer.

— Merci, monsieur.

Luca et Rosanna le suivirent par la porte-fenêtre. La vaste pièce était dominée par un piano à queue blanc placé au centre d'un sol en marbre gris étincelant. Les murs étaient couverts d'étagères où s'entassait un désordre de partitions. Sur la cheminée étaient exposées de nombreuses photos en noir et blanc de Luigi, en tenue de soirée, accompagné de gens que Luca et Rosanna étaient sûrs d'avoir déjà vus dans des journaux ou des magazines.

Le professeur s'assit sur le tabouret du piano.

— Bon, pourquoi Roberto Rossini t'a-t-il envoyée me voir, Rosanna Menici ?

— Parce que… parce que…

— Parce qu'il estimait que ma sœur devrait suivre des cours de chant avec vous, répondit Luca pour elle.

— Quelles autres mélodies connais-tu, mademoiselle Menici ?

# Nous espérons que cet extrait vous a plu !




**La belle Italienne**
**Lucinda Riley**

J'achète ce livre

Pour être tenu au courant de nos parutions, inscrivez-vous à la lettre des éditions Charleston et recevez des **bonus**, **invitations** et autres **surprises** !

Je m'inscris

Merci de votre confiance, à bientôt !

CHARLESTON